a Paris chez I. Mariette rue S.t Iacques aux Colonnes d'Hercule

Les Hommes que le Ciel fait naistre,
Pour donner aux autres la Loy,
Ont des traits qui les font connoistre :
Ce Portrait en peut faire foy.

TIMANDRE

PASTORALE,

REPRESENTÉE AU COLLEGE

DE LOUIS LE GRAND.

A L'HONNEUR

DE

PHILIPPE DE FRANCE

DUC D'ANJOU,

POUR SON HEUREUX AVENEMENT

A LA COURONNE D'ESPAGNE.

A PARIS,

Chez DENIS MARIETTE, ruë S. Jacques,
à S. Auguſtin.

M. DCCI.

AVEC PERMISSION.

SUJET.

LES Bergers de l'Heſperie ayant perdu leur Chef, furent avertis par l'Oracle d'aller chercher ſur les bords de la Seine celuy qu'ils devoient mettre en ſa place. On chargea Mirtille de cette affaire. Dés qu'il arrive au terme marqué par l'Oracle, il eſt plus embaraſſé que jamais, par le nombre de ceux qu'il trouve capables de commander. Mais le Genie qui veille au bonheur de l'Heſperie, le tire d'embarras, & luy fait voir pendant le ſommeil, celuy d'entre les Bergers ſur qui doit tomber le choix. Mirtille ayant fait le recit de ce ſonge myſterieux, apprend que cet heureux Berger eſt Timandre petit-fils du Grand Timandre Maiſtre des Bergers de Galacie.

Le jeune Timandre instruit de son sort, mais qui aimoit mieux obéïr dans son païs, que d'aller regner dans un autre, ne s'y resout enfin, que dans la veüe d'établir une paix éternelle entre tous les Bergers.

ACTEURS.

TIMANDRE, petit-fils du grand Timandre Roy des Bergers de Galacie.

THYRSIS } Bergers de Galacie, amis de Ti-
AMYNTE } mandre;

MIRTILLE Député par les Bergers de l'Hesperie,

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MIRTILLE.

JUſqu'à quand dureront nos mortelles allarmes ?
N'avons-nous pas encore aſſez verſé de larmes?
Sommes-nous condamnez à ſoupirer toûjours;
Et ne verrons-nous point renaiſtre de beaux jours ?
C'eſt icy cependant ſur les bords de la Seine,
Que l'Oracle promet de finir noſtre peine :
C'eſt parmi les Bergers de ces aimables lieux,
Qu'habite le Paſteur que nous donnent les Cieux :
Dont les rares vertus, & la race éclatante,

Doivent combler nos vœux & remplir noſtre attente.

Mais de quelque coſté que tournent mes regards ;

Un ſilence profond regne de toutes parts.

L'Echo meſme, l'Echo ſi tendre, ſi ſenſible,

Aujourd'huy pour moy ſeul eſt dure, eſt inflexible ;

A mes gemiſſemens repetez tant de fois,

Perſonne ne répond, tout eſt ſourd à ma voix.

Il apperçoit deux Bergers.

Que dis-je? deux Bergers viennent icy ſe rendre:

Enfin ma juſte plainte a pû ſe faire entendre ;

Attendons-les: ô Ciel, ſeul auteur de nos maux,

Rends-nous aprés le trouble un tranquille repos.

SCENE SECONDE.

MIRTILLE, THYRSIS, AMYNTE.

AMYNTE.

THyrſis, jette les yeux ſur ce prochain bocage :
Je crois d'un Paſteur étranger,
Prés de ces deux ormeaux, entrevoir le viſage.
Je ne ſçay quoy le trouble, & ſemble l'affliger:

THYRSIS.

N'auroit-il point couru quelque danger ?

AMYNTE.

Joignons-le, cher Thyrſis ; nous ſçaurons de ſa bouche
Ce qu'il peut eſperer de nous ;
Peut-eſtre qu'échapé de la fureur des loups ;
Il craint encor d'une beſte ſarouche
Et la rage & les coups.

THYRSIS.

C'eſt un Berger, Amynte ; ah ! ſa peine me touche,

Tout ſon air plaiſt ; courons luy marquer noſtre amour.

A Mirtille.

Par quel deſtin, Berger ; ſi loin de ta patrie,
Te voyons-nous dans cet heureux ſejour?
Car je me trompe, ou l'Heſperie
Eſt le climat qui t'a donné le jour.

MIRTILLE.

Helas ! Bergers, helas !

THYRSIS *à Amynte.*

On diroit qu'il expire ;
De ſes yeux languiſſans je vois couler des pleurs :

A Mirtille.

De grace, explique-nous ce qui fait tes douleurs :
Berger, ne crain point de le dire :
Dans Amynte & dans moy tu trouveras des cœurs,
Capables de ſentir l'excés de tes malheurs.

MIRTILLE.

Dans l'état où je ſuis, helas ! que puis-je dire ?
Des grands malheurs les longs recits,

Font que le cœur tout de nouveau ſoupire,
Les maux en ſont plus durs, loin d'en eſtre adoucis.

AMYNTE.

Ah ! compte plus, Berger, ſur noſtre zele;
Eſpere dans tes maux plus de ſoulagement :
Par les ſoins d'un ami fidelle,
Souvent on voit finir le plus rude tourment.
Apprens-nous donc quel eſt ce deſtin qui t'accable ;
Le Ciel à tes ſoupirs eſt-il inexorable ?
Contente, je te prie, une ſi juſte ardeur.
Berger, découvre-nous les ſecrets de ton cœur.

MIRTILLE.

Eh ! bien donc, connoiſſez juſques où va ma peine :
D'un illuſtre Berger ſçachez le triſte ſort :
Pour le délivrer de la mort,
Et fléchir la Parque inhumaine,
Nous avons fait un vain effort.
Il a fallu ceder au pouvoir de ſes armes :
La cruelle en nos pleurs a ſçeû trouver des charmes :

Et ſans avoir égard à nos tendres amours,
De la plus belle vie elle a tranché le cours.
Ah ! ſi pour le ſauver de ce peril extreſme,
Il n'eût fallu, Bergers, que me livrer moy-meſme :
J'aurois ſeul affronté le plus affreux trépas.
Quand il s'agit de ſauver ce qu'on aime,
La mort doit avoir des appas.

AMYNTE.

Si les Manes encor ſous leurs cendres paiſibles,
A nos juſtes regrets ne ſont point inſenſibles ;
Qu'en dépit de ſon ſort ce Berger eſt heureux,
D'eſtre l'unique objet de ton cœur genereux !

MIRTILLE.

Qui ne l'auroit chéri ! ſous ſon Empire aimable
Que nous avons gouſté de plaiſirs innocens !
On n'entendoit par tout que d'agréables chants ;
Par tout regnoit un calme inalterable,
Dans nos forets & dans nos champs.

THYRSYS.

Nous condamnons du ſort l'injuſte tyrannie ;
Mais de legers amuſemens

Charmeront ta melancholie :
Demeure avec nous quelque temps:
Contre le mal qui te poſſede,
Le temps eſt, je t'aſſeûre, un ſouverain remede.

MIRTILLE.

Eh le pourrois-je ? helas ! tandis que parmi nous
Chacun ſouffre un cruel martyre,
Seroit-il permis avec vous,
De paſſer des momens ſi doux ?
Non, non ; le ſeul plaiſir deſormais où j'aſpire
Eſt de calmer des Dieux le terrible courroux.

AMYNTE.

Quoy ! les Dieux n'ont-ils point épuiſé leur colere ?
Reſteroit-il quelque arreſt plus ſevere,
Dont il falluſt prévenir les rigueurs ?

MIRTILLE.

Bergers, vous ignorez nos plus vives douleurs.

THYRSIS.

Helas ! quand une fois le deſtin ſe déchaiſne ;
Dans quels gouffres affreux précipite ſa haine !

Mais pourſui juſqu'au bout le recit de tes maux ;
Si contre vous encor quelque orage s'appreſte,
Peut-eſtre pourrons-nous détourner la tempeſte.

MIRTILLE.

J'y conſens : écoutez, j'acheve en peu de mots.
Si celuy dont je plains la dure deſtinée,
Nous euſt donné des fruits d'une heureuſe hymenée,
Je me conſolerois ; mais pour comble d'ennuy,
Il ne laiſſe aucun fils pour regner aprés luy !
Aſſez de nos Bergers, tous d'une noble race,
S'efforçoient à l'envy d'occuper cette place :
Mais le Ciel hautement confondant leurs deſſeins,
Veut qu'on faſſe paſſer le Sceptre en d'autres mains.
L'Oracle vient de nous l'apprendre :
Dans nos hameaux ſa voix s'eſt fait entendre ;
D'abord tous ont ſubi ſa loy :
Et je viens en ces lieux, Bergers, chercher un Roy.

AMYNTE.

Que nous dis-tu ?

MIRTILLE.

Son ordre eſt ſans replique,
Il n'eſt pas permis d'en douter.
C'eſt en ces termes cy, que l'Oracle s'explique;
Je ne fais que les repeter.
Sur les rivages de la Seine,
Cherchez celuy dont le Ciel a fait choix;
Si vous voulez bien-toſt voir finir voſtre peine,
Bergers, obéïſſez promptement à ma voix.

THYRSIS.

Quoy l'Oracle, Berger, ne dit rien d'avantage?

MIRTILLE.

Non, Bergers, & c'eſt-là ce qui fait mon tourment.
En abordant ſur ce rivage,
J'eſperois que le Ciel parleroit nettement.

AMYNTE.

Les Dieux touchez de voſtre obéïſſance,
Découvriront bien-toſt ce ſecret d'importance;

Allons, ſui nous dans nos ha-
meaux ;
Auſſi-bien le ſoleil acheve ſa carriere :
En attendant qu'il rende au monde la lu-
miere,
Nous pourrons adoucir tes maux.

Fin du premier Acte.

II. ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

MIRTILLE *dormant.*

QUe de jeunes Heros ! que de Bergers aimables !
Que d'objets agréables
Viennent en foule icy ſe montrer à mes yeux !
Sont-ce des hommes ? non : c'eſt le vray ſang des Dieux !
Heureuſe mille fois ô ma chere Patrie !
Mille fois heureuſe Heſperie !
Si parmi les Bergers illuſtres que je voy ;
J'avois la liberté de te choiſir un Roy.
Il demeure un peu de temps ſans parler.
Ah ! que d'attraits brillent ſur leur viſage !
Que de douceur & que de majeſté !

Vit-on jamais dans la fleur du bel âge,
Tant de ſageſſe & de maturité ?
Heureuſe mille fois ô ma chere Patrie !
Mille fois heureuſe Heſperie !
Si parmi les Bergers illuſtres que je voy,
J'avois la liberté de te choiſir un Roy.

Il s'arreſte encore.

Mais que me dit cette riche couronne,
Qui d'un jeune Berger pare l'auguſte front ?
Quel nouvel éclat l'environne ?
D'où vient un changement ſi prompt ?
N'en doutons point, c'eſt noſtre maiſtre ;
Allons, courons le reconnoiſtre.

Il ſe leve dormant encore.

Seigneur, ſouffrez qu'à vos genoux.....

Il ſe reveille.

Où ſuis-je? qu'ay-je veû ? quel ennemi jaloux,
Tout d'un coup a fait diſparoiſtre
Un ſpectacle ſi doux...

Helas! ne ſeroit-ce qu'un ſonge?
Un ſonge qui m'auroit ſurpris;
Et d'un agréable menſonge,
Auroit voulu charmer un moment mes eſprits?
Non, non; augurons mieux de ce nouveau préſage,
Aprés ce que j'ay veû j'eſpere un meilleur ſort:
Souvent le calme ſuit l'orage,
Un vent impetueux meine ſouvent au port.
J'apperçois les Bergers.

SCENE SECONDE.

MIRTILLE, THYRSIS, AMYNTE.

THYRSIS.

Quoy, meſme avant l'aurore,
D'un paiſible ſommeil mépriſant les douceurs,
Tu cours desja te livrer aux rigueurs
Du noïr chagrin qui te devore?
Laiſſe un moment regner le repos à ſon tour;
Si le jour a pour ſoy les chagrins en partage,

De la nuit le plus doux uſage,
Eſt de calmer les ſoins du jour.

MIRTILLE.

Je ne ſuis plus ſi fort à plaindre,
Si j'en crois tout ce que j'ay veû :
Au comble de mes vœux me voilà parvenu :
Et deſormais, Bergers, je n'ay plus rien à craindre.

AMYNTE.

Quelqu'un t'eſt-il venu conſoler en ces lieux ?
Ou pendant le ſommeil les favorables Dieux,
Ont-ils flatté ton eſperance ?
Pardonne, je te prie, à mon impatience ;
Mais ayant reſſenti ta peine & ton effroy,
N'eſt-il pas juſte en récompenſe,
De partager le plaiſir avec toy ?

MIRTILLE.

J'ay veû l'heureux Berger qu'on nous donne pour Roy ;
Je dormois il eſt vray : mais mon cœur en allarmes,
D'un doux ſommeil n'a pu gouſter les charmes :

Animé de l'eſpoir qui m'ameine en ces lieux,
Et dans la vive impatience,
D'apprendre enfin ſur qui les Dieux,
Feroient tomber la préference ;
J'ay remarqué mille objets gracieux,
Qui ſe ſont offerts à mes yeux.
Mais pour démeſler ce myſtere,
J'ay beſoin de voſtre ſecours :
Je vous croy l'un & l'autre & diſcret & ſincere ;
Et vous eſtes tous deux mon unique recours.

THYRSIS.

D'abord que je t'ay veû ; ton air, ta politeſſe
M'ont inſpiré pour toy, Berger, de la tendreſſe :
Ton intereſt déſlors eſt devenu le mien.
Amynte eſt tout à toy, compte ſur ſon ſervice.

AMYNTE.

Thyrſis, c'eſt me rendre juſtice ;
Que de juger de mon cœur par le tien.

MIRTILLE.

Contre tant de faveurs je ne puis me deffendre.

Ah ! devant que j'oublie une amitié ſi tendre ;
On verra les Bergers oubliant leurs troupeaux,
A la fureur des loups expoſer leurs agneaux ;
On verra dans les bois l'aimable Tourterelle
Quitter avec mépris ſa compagne fidelle ;
Et la tendre Progné laſſe de ſoupirer,
Laiſſer ſa triſte ſœur de douleur expirer.
Pardonnez, chers Bergers, à ma reconnoiſſance,
Si je ſemble abuſer de voſtre patience.
Je reviens.... Le ſommeil avoit de ſes pavots
Répandu la douce influence :
Le jour bien-toſt alloit par ſa préſence,
Rappeller les mortels aux penibles travaux,
Lors qu'un ample vallon s'eſt offert à ma veüe :
Où de verds arbriſſeaux, à la ligne dreſſez,
De mille fleurs entrelaſſez,
Formoient de toutes parts une agreable iſſüe.
Là prés d'un long canal, dont les tranquilles eaux
Courent ſe partager en differens canaux ;
Un illuſtre Berger en pompeux équipage,

M'a paru s'avancer vers ce prochain bocage.
Cent autres tranſportez & de zele & d'amour,
S'empreſſoient à l'envi de luy faire la cour.
Tout eſtoit grand dans ſa perſonne;
Son air, ſon port majeſtueux.
Mais avec tout l'éclat que ſa grandeur luy donne,
Il paroiſſoit affable, obligeant, genereux.

THYRSIS.

Ah! Berger, à ces traits reconnoy noſtre maiſtre!

MIRTILLE.

O Dieux! qu'il eſt digne de l'eſtre!
Heureux Bergers, heureux, d'avoir un ſi grand Roy!
Et quel bonheur pour vous, de vivre ſous ſa loy!
Qui ne vous enviroit, Bergers, cet avantage?

THYRSIS.

O ſi tu ſçavois comme nous,
Les vertus que du Ciel il receût en partage!
O ſi de ſa belle ame on t'avoit fait l'image!

Aimé, craint, reveré de tous ;
On diroit qu'il oublie & ſceptre & diadeſme,
Lors qu'honorant des Dieux la majeſté ſupreſme,
Il donne des leçons au reſte des mortels,
Du culte & du reſpect qu'on doit à leurs Autels.

AMYNTE.

Ajouſte que luy ſeul fait toutes nos delices ;
Qu'il aime la vertu, qu'il fait la guerre aux vices ;
Qu'il comble de bien-faits
Ses ennemis & ſes ſujets :
Que joignant à ſes dons la grace & les careſſes,
Il donne un nouveau prix aux plus grandes largeſſes.

MIRTILLE.

Heureux Bergers, heureux d'avoir un ſi grand Roy !
Et quel bonheur pour vous de vivre ſous ſa loy !
Voudriez-vous encore me dire ?

Quel peut eſtre un Berger, que j'ay veû prés de luy :
O Ciel ! qu'il m'a paru digne auſſi de l'Empire !
Et ſi dans l'embarras où j'eſtois aujourd'huy,
Il m'euſt eſté permis de me choiſir un maiſtre,
Qu'il m'auroit épargné d'ennuy!

AMYNTE.

Je le croy, Berger;mais peut-eſtre,
On n'auroit pas eſté de ton avis.
Apprend,apprend que c'eſt l'incomparable fils,
De celuy dont je viens de faire,
Le portrait & le caractere ;
Mais un fils genereux, ſage, bon comme luy :
Digne fils enfin d'un tel pere,
Noſtre gloire desja,quelque jour noſtre appuy.

MIRTILLE.

Ah ! je ne prétens point uſer de violence !
Trop heureux, ſi je puis obtenir pour mon Roy,
Celuy que le Ciel meſme éleve à cet employ,
Un moment encor d'audience :

De mon ſonge en deux mots j'acheve le recit.

AMYNTE.

Pourſui, Berger, pourſui ; parle avec confiance :
Pour vous, à cela prés, il n'eſt rien qu'on ne fiſt.

MIRTILLE.

Parmi cette troupe d'élite ;
Qui du Prince par tout accompagnoit les pas :
J'ay veû trois Bergers à ſa ſuite,
Jeunes, bien faits, & pleins d'appas.
Non les Graces jamais n'eûrent ſur le viſage
Plus d'agrémens avec la fleur de l'âge :
Et jamais le Dieu de l'Amour
Ne parut dans un ſi beau jour.
Une parfaite reſſemblance,
Le meſme air, le meſme agrément ;
M'a fait croire auſſi-toſt que tous également,
Ont une divine naiſſance.

THYRSIS

Tu le dis : en effet on n'en peut mieux juger :

Ils ſont fils du noble Berger,
Que nous venons de te faire connoiſtre :
Et petits-fils de noſtre maiſtre.

MIRTILLE.

Si je vous demandois l'aiſné ;
Vous diriez qu'il eſt deſtiné
Pour gouverner icy l'Empire aprés ſon pere.

AMYNTE.

N'en doute pas.

MIRTILLE.

Mais pour ſon frere ;
Qui le ſuit de plus prés, nous le donnerez-vous?

AMYNTE.

L'affaire eſt aſſez d'importance,
Et merite bien qu'on y penſe.

MIRTILLE.

Penſez-y, j'y conſens : mais les Dieux ſont pour nous.

AMYNTE.

Les Dieux, Berger ?

MIRTILLE.

Les Dieux.

AMYNTE.

C'eſt encore un myſtere,
Que tu dois expliquer :

MIRTILLE.

Eh bien, je le vais faire.
Tandis que je conſiderois,
De ce jeune Berger les aimables attraits ;
Ses cheveux blonds, ſa bonne mine,
Son port auguſte, & ſa taille divine ;
Et malgré ſa jeuneſſe un air de gravité,
Temperé de douceur & d'affabilité.
Alors j'ay veû le celeſte Genie,
Qui regle les deſtins de ma chere patrie,
Deſcendre du plus haut des Cieux :
Il tenoit à la main un ſceptre précieux,
Un riche & brillant diadeſme,
Et du jeune Berger en ayant ceint le front,
Il a repris ſon vol leger & prompt,
Où reſide des Dieux la majeſté ſupreſme.
Alors ſaiſi du tranſport le plus doux,
J'ay voulu de mon Prince embraſſer les genoux ;

Mais

Mais le ſommeil à ce moment me quitte :
Favoriſez, Bergers, une juſte pourſuite :
C'eſt à vous de nous rendre heureux.

THYRSIS.

Nous verrons là-deſſus & l'Ayeul & le Pere ;
Et ſi l'on peut te ſatisfaire,
Tu te verras bien-toſt au comble de tes vœux.
Pour charmer ton inquietude,
Enfonce-toy, Berger, dans cette ſolitude ;
Nous ſerons de retour icy dans peu de temps.

MIRTILLE.

J'y vas, Berger, j'y vas compter tous les momens.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

TIMANDRE, AMYNTE, THYRSIS,

TIMANDRE.

AH! c'eſt contre mon cœur trop vouloir entreprendre :
Ceſſez, ceſſez de m'engager,
A ſuivre ce nouveau Berger.
A toutes vos raiſons je ne ſçaurois me rendre,
Le Troſne qui paroiſt ſi doux,
Ne charme pas mes yeux, comme il charme les voſtres ;
J'aime encor mieux obéïr avec vous,
Que d'aller regner ſur les autres,

AMYNTE,

Le noble ſang dont vous ſortez ;
Doit commander par tout, où le ſoleil éclaire:

C'eſt trop peu que noſtre hemiſphere,
Pour le nom glorieux, Seigneur, que vous portez.

TIMANDRE.

L'Empire eſt un fardeau plus lourd qu'on ne peut croire;
Sous de fauſſes douceurs il cache de vrais maux:
Eh! ſoyez, chers Bergers, moins jaloux de ma gloire;
Soyez-le plus de mon repos.

AMYNTE.

Le repos juſques-là ne touche point voſtre ame;
Nous avons aſſez veû quelle ardeur vous enflame:
Et quand du Grand Timandre on eſt le petit-fils,
On devient à tout inſenſible,
Dans le repos le plus paiſible,
Si de la gloire il n'eſt le prix.

TIMANDRE.

Bergers, le repos où j'aſpire,

N'eſt point indigne de mes vœux:
Et pour refuſer un Empire,
On n'en eſt pas moins genereux.
Pour un jeune Berger le poſte eſt dangereux :
Un Empire à regir n'eſt pas choſe facile :
Pour en gouverner le timon,
Ce n'eſt pas aſſez d'un beau nom,
Si la main n'eſt encore habile.

THYRSIS.

Ceux que le Ciel fait naiſtre ſouverains,
Et maiſtres de nos deſtinées,
N'attendent pas le nombre des années,
Pour voir tout par leurs yeux, faire tout par leurs mains.
Cette incomparable ſcience,
Qui dans le reſte des humains,
Eſt le fruit de l'experience;
Tous les Bergers, Seigneur, de voſtre illuſtre ſang,
Semblent l'apporter en naiſſant.
Nous avons veû le Grand Timandre,

Commander aux Bergers dés l'âge le plus tendre ;

Et dans ces premiers temps dés̀ja briller en luy

Ces talens merveilleux qu'on y voit aujourd'huy.

TIMANDRE.

Pour devenir un jour d'un ſi parfait modelle,

Le portrait reſſemblant, & l'image fidelle,

Il faut, Bergers, l'étudier long-temps.

Laiſſez-moy dans mes jeunes ans,

Borner là tous mes ſoins & toute ma ſcience :

Je n'ay point eû dés mon enfance,

De plus ardent deſir :

Heureux un jour, ſi j'avois le plaiſir,

D'approcher de la reſſemblance !

SCENE SECONDE.

TIMANDRE, AMYNTE, THYRSIS, MIRTILLE,

MIRTILLE *appercevant Timandre.*

QUe vois-je ? c'eſt luy-meſme ; embraſſons ſes genoux.

Souffrez, Seigneur . . .

Il ſe jette aux genoux de Timandre.

TIMANDRE,

Berger, que faites-vous ?

MIRTILLE.

Je viens au nom de tous reverer la puiſſance,
De celuy que le Ciel nous a donné pour Roy.
Je viens me ſoumettre à ſa loy,
Et l'aſſeurer de noſtre obéïſſance.

THYRSIS.

Seigneur, je l'avois bien préveû,
Que ce Berger, tout plein de voſtre image,
Dés qu'il vous auroit veû,
Viendroit vous rendre hommage ?

Douterez-vous encor qu'inſpiré par les Dieux,
Il ne vienne exprés en ces lieux,
Vous choiſir pour ſon maiſtre?

MIRTILLE.

Seigneur, j'en atteſte les Cieux.
Le Dieu qui vous a fait connoiſtre
M'eſt apparu ſur le bord d'un ruiſſeau,
Et m'a chargé pour vous de cet ordre nouveau.
Va, Berger, m'a-t'il dit, & que rien ne t'étonne:
Dans le fond de ce petit bois,
Tu verras le Berger dont le Ciel a fait choix.
De vingt & deux Hameaux offre luy la Couronne.
Recevez-la du Dieu qui vous la donne.

TIMANDRE.

Nous verrons, Berger, nous verrons.

MIRTILLE.

Quoy donc je viens d'offrir le plus bel heritage,
Qu'arroſent de leurs eaux & l'Ibere & le Tage:
Et pour toute réponſe on me dit, Nous verrons!
Seigneur, que faut-il que j'eſpere?

Ah ! ſi les Dieux dans leur colere
Nous ont fait reſſentir leurs plus terribles coups,
Pourriez-vous bien encor vous mettre contre nous ?

AMYNTE.

Non : flatte toy pluſtoſt d'une belle victoire ;
Timandre tout de bon ſonge à vous rendre heureux :
S'il eſt peu ſenſible à ſa gloire,
Il ne peut eſtre inſenſible à vos vœux.

MIRTILLE.

Si les ſurprenantes merveilles,
Que dans noſtre païs on trouve à chaque pas,
Et dont le ſeul recit enchante les oreilles,
Avoient pour vous quelques appas:
Je vanterois icy nos fertiles campagnes,
Nos prez, nos bois, nos vallons, nos montagnes ;
Les agrémens de nos Hameaux,
Et la bonté de nos Troupeaux.
Les Aquilons & les Borées,
Suivis des rigoureux hyvers,

Qui désolent tout l'univers,
N'approcheront jamais de nos belles contrées.
Toujours une aimable saison,
De cent sortes de fleurs d'une odeur agréable;
De beaux & rares fruits d'un gouſt incomparable,
Offrent dans tous les temps l'abondante moiſſon.
La terre en richeſſes feconde,
De ſes brillans treſors a rempli tout le monde:
Et les autres mortels par nos ſoins enrichis,
Sans nous de l'or encore ignoreroient le prix.

THYRSIS.

Allez, Seigneur, allez regner dans l'Heſperie:
Le theatre eſt digne de vous:
Quel honneur pour noſtre patrie,
De l'avoir emporté ſur cent peuples jaloux!

AMYNTE.

Tous leurs Bergers au ſeul nom de la Seine,
D'un nouvel eſpoir inſpirez,

Ont creû bien-toſt ſe voir à la fin de leur peine.

Mais quand de leur bonheur ils ſeront aſſeûrez ;

Quand charmez de voſtre préſence,

Et de tant de vertus qui reluiſent en vous,

Ils ſe verront au terme le plus doux,

De leurs ſouhaits & de leur eſperance :

Ils ne formeront de deſirs,

Que pour gouſter long-temps ſous voſtre obéïſſance,

Du regne le plus doux les innocens plaiſirs.

TIMANDRE.

Eh bien, à vous quitter il faut qu'on ſe prépare?

Mais ſi de vous je me ſépare,

Où trouver dans tout l'univers,

En vous perdant, Bergers, ce que je pers?

THYRSIS

Non toute la reconnoiſſance,

Qu'exige voſtre amour & vos bien-faits de nous,

Ne peut mieux s'expliquer que par l'humble ſilence.

Ah ! ſi nous ne pouvons, Seigneur, vous ſuivre tous ;

Nos cœurs toujours d'intelligence

Voleront ſans ceſſe aprés vous.

AMYNTE.

Toujours de vos vertus admirateurs fidelles ;

Quand juſqu'en nos Hameaux la Déeſſe à cent voix,

Annoncera les heureuſes nouvelles

De vos grands & fameux exploits :

Nous en conſerverons à jamais la memoire ;

Et tous les échos d'alentour,

Repeteront ſans ceſſe tour à tour,

Et voſtre nom & voſtre gloire.

MIRTILLE.

Laiſſez-vous attendrir par nos vives douleurs ;

Ecoutez nos ſoupirs, faite ceſſer nos pleurs.

TIMANDRE.

Enfin, Berger, je veux vous ſatisfaire :
Je ne puis reſiſter à vos empreſſemens :
Je vas renoncer pour vous plaire,
Aux plus juſtes attachemens.
Mais je veux que la paix deſormais établie,
Entre tous nos Hameaux & ceux de l'Heſperie,
Uniſſe pour jamais nos cœurs & nos eſprits ;
Je n'accepte, Berger, l'Empire qu'à ce prix.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

MAG 2023556